

Avant-propos

Un nouveau rôle pour l'ingénieur ?

par Marie-Josèphe CARRIEU-COSTA*

MUTATIONS
DU TRAVAIL ET PLACE
DE L'INGÉNIEUR

Le travail vit une révolution silencieuse. La révolution industrielle avait fait émerger et développé une société du salariat, du travail organisé scientifiquement (OST). Les révolutions concomitantes de l'écologie, de l'économie, du numérique et de la mondialisation convergent pour remettre en question ou pour faire évoluer les définitions, les théories, les pratiques, les valeurs, les modèles et les outils rattachés au travail.

Jusque dans les années 1980, la production multipliée, l'offre diversifiée, l'emploi et le salaire pour consommer semblaient constituer une sorte de cycle vertueux, équilibré par des modes de vie alliant progrès et confort croissants.

Des questionnements, propositions et dispositifs nouveaux s'étaient imposés, vécus très positivement : congés payés, partage et organisation du travail (projets et stratégies collectives, savoirs partagés, moindre pénibilité, modes de redistribution). Tous ces éléments ont concouru à construire un projet de société, ainsi qu'un système de représentations et de valeurs dont on a sous-estimé les effets structurants et la contribution à une cohésion de la société. Une économie libérale et ouverte s'est généralisée, sur un modèle relativement uniforme, associée à des possibilités d'ascension sociale, d'évolution de la condition féminine, d'accès aux connaissances et d'obtention de statuts cohérents ; sans oublier les solidarités (grâce à la redistribution), le développement de savoir-faire, la constitution de savoirs et leur capitalisation, ainsi qu'une culture du travail inscrite dans les modes de vie et les temps et rythmes de la vie, satisfaisant aux objectifs individuels et collectifs.

L'activité industrielle, l'entreprise, étaient dans l'échange appropriation/reconnaissance, l'agent s'engageant à l'excellence des réalisations, unissant activité, création, innovation, responsabilité, qualité du service, respect du client.

L'entreprise, terrain de l'ingénieur qui en était le démiurge, visait l'exemplarité socio-économique. La technique, confortée par les « méthodes » et les grands programmes de service public favorisant la confiance, consolidait cette représentation. Et ce, au point que l'entreprise devenait le modèle de référence pour la gestion et les savoirs, et l'ingénieur un acteur des évolutions : de l'Etat à l'école ou l'hôpital, des indicateurs mesuraient les cadences, les performances, « la productivité », enserrant l'humain dans des mesures de plus en plus contraignantes. Le personnel qui avait cru en la qualification de « ressources humaines » réalisait qu'il n'avait pas très bien compris ce que l'on entendait par ce terme...

Progressivement, le chômage envahissant a inscrit l'individu dans une menace de précarité, de pauvreté et d'exclusion, et dans un environnement professionnel de contraintes, où le contrôle du temps prend le pas sur le contenu des tâches, la productivité sur les objectifs, l'immédiat sur le moyen et même le court terme. Ont suivi la suprématie absolue de la finance en-soi (oubliant l'investissement, les clients, les salariés...), la confiscation de l'autonomie et de la responsabilité par la procédure, l'individualisation à outrance, la religion des chiffres, les délocalisations, la prédation des ressources, le dévoiement de l'innovation dans une consommation effrénée comme seule solution au devenir.

Tous ces fléaux corrompent le travail ; la généralisation du quantitatif ne mesure plus aucune efficacité, dans une société qui, en outre, se « virtualise », se dépossède de l'industrie et de la matière. La limite semble atteinte avec le concept de « salarié fragile » qui renvoie sur l'agent la culpabilité, « alors que la pire des souffrances se trouve la plupart du temps dans un service partiellement

* Amble-Consultants.

ment ou pas rendu » (Yves Clot). « Entre les objectifs d'un côté et les résultats de l'autre, on organise la mise en disparition de l'essentiel : du travail » a écrit Philippe Zarifian. « Qui prend le temps de choisir un processus d'évaluation capable de donner du sens au travail ? » s'interroge Sandra Enlart (« Entreprise et Personnel »)...

La dématérialisation, la désappropriation de la production, conjuguées à l'accélération des changements et au pouvoir exclusif du contrôle et de la standardisation induisent un fort besoin de reconnaissance, de conditions de travail et de salaires plus gratifiantes. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les ingénieurs et techniciens : « Nous sommes devenus des besogneux » me disait récemment un jeune polytechnicien, qui travaille pourtant dans un grand secteur technologique en développement... « Les ingénieurs ont disparu des étages de direction pour être cantonnés dans les ateliers », soulignait Christian Stoffaes dans les Annales des mines, en mai 2010.

Les métiers et la formation se sont largement décalés ; l'ingénieur hésite entre le faire, le faire-faire et l'achat à l'extérieur (toujours moins cher, pour de douteux bénéfices) ; « l'élite » administre et « manage », le service réinvente la domesticité ; les aides se substituent à l'activité ; l'innovation se confond avec la différenciation commerciale, c'est la course au *marketing* ; les anciens sont jugés obsolètes et la transmission des savoir-faire perd son objet ; les formations se déqualifient... quand elles attirent encore ; des fonctionnements nouveaux se mettent en place, où le mot d'ordre est l'adaptation immédiate au marché ; le « faire » se confond avec la communication, avec le contrôle instantané du temps et de l'espace. Or, comme l'a écrit Sandra Enlart : « Il faut du temps pour apprendre, du temps pour se parler et travailler ensemble, du temps pour créer du collectif, du temps pour prendre du recul et progresser ».

Noyés dans le présent, les logiques les plus évidentes prenant en compte la durée n'émergent pas ; le temps immédiat et accéléré occulte, paradoxalement, l'urgence d'enjeux globaux, l'épuisement des ressources naturelles, par exemple ; des illusions virtuelles supplantent les menaces réelles. Certains métiers sont gravement fragilisés par ces nouvelles cultures, ceux de l'ingénieur en particulier, ce que traduit la désaffection des vocations, paradoxe dans une société de « l'homme augmenté ».

L'investissement personnel se trouve érodé par la non-reconnaissance des personnes (voir la théorie du don, développée dans ce numéro), et par la dissociation du travail de ses missions sociales, économiques et techniques. « La perte de motivation n'est jamais due à la pénibilité, mais à la fatigue psychique provoquée par l'absence de sens de ce que l'on fait », a écrit Boris Cyrulnik, qui rejoint sur ce point Max Weber : « Ce qui agit sur la santé c'est de faire ce que l'on réprouve »... ce que confirment de nombreux médecins d'entreprise.

Pourtant, face à la mutation industrielle que nous connaissons aujourd'hui (avec l'épuisement des ressources naturelles, les technologies vertes,...), il

convient de remettre en position centrale la politique industrielle, l'ingénieur et ses savoirs : « Les années 2010-2020 verront-elles l'ingénieur se substituer aux déficits de l'homme dans son éco-système, et de la planète ? » (Jean-Louis Levet).

Des dislocations-régressions sociales ponctuent ces évolutions : les débats autour de la question des retraites sont révélateurs de la mise à l'écart des seniors, mais aussi de la précarisation des femmes, fragilisant l'éducation et la famille, de la situation de jeunes en attente de travail... Règles du travail détricotées, effondrement du collectif, perte de repères de l'économie industrielle, errements incontrôlables de l'informatique et du numérique, triomphe du court-termisme ennemi de l'œuvre ou de l'innovation, effondrement de la rencontre emploi/travail, etc. Le travail, cause (ou révélateur) d'une société en miettes, d'un contrat social grignoté par d'inlassables termites...

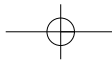
En tant que producteur de richesses individuelles, collectives et redistributives, le travail est un des fondamentaux du pacte social. Il a un effet structurant par les formations initiales censées le garantir, et les formations complémentaires destinées à le consolider et à le faire évoluer ; il est le fondement des ressources cognitives nécessaires à l'évolution et aux performances sociales, mais il est aussi créateur de lien, de collectif, de dignité, de reconnaissance.

Que reste-t-il du mot « travail », déjà porteur de bien des ambiguïtés ? Une acception mythique, qui se décline avec d'autres termes pour prendre sens : travail-emploi, travail-loisirs, travail-chômage, travail-productivité, travail-crédation, travail-œuvre, formation et travail, travail et dignité, travail et socialisation, travail et intégration... !

A l'heure où les ressources naturelles s'épuisent, les richesses humaines (création, production, solidarités) vont-elles pallier (et de quelle manière) les déficits à venir ?

Au moment où les défis d'un monde épuisé se posent en termes de ressources, de *process* et de technologies renouvelés, où faudra-t-il aller chercher les ingénieurs porteurs de ces nouveaux savoirs ? Faudra-t-il perdre les formations et les savoir-faire correspondants ? Comment retrouver des formes adaptées du travail proposant autonomie, initiative, responsabilité, reconnaissance de sa place dans la société, pour ce qu'on y apporte, et pour soi ? Les formations d'hier, face à un univers flou, vont-elles pouvoir déterminer des contenus qualifiants et structurants ?

De « l'ingénieur social » à l'ingénieur humaniste, quelles sont les propositions capables de réhabiliter les contributions mutuelles du travail et des hommes, du travail et de la connaissance ? Et si, effectivement, les organisations et la gestion du monde du travail ont tendance à copier l'entreprise, quelles nouvelles responsabilités, la société va-t-elle confier à l'ingénieur ?



BIBLIOGRAPHIE : Quelques références incontournables

Le remarquable rapport rédigé en 1995 par une commission du Commissariat général du Plan, sous l'égide

de Jean Boissonnat, mériterait certainement d'être relu et médité aujourd'hui. Nous avons, par ailleurs, retenu trois romans publiés en 2010, qui présentent de manière frappante la réalité du travail (ou du non-travail) d'aujourd'hui.

[1] BOISSONNAT (Jean) et al : « Le travail dans 20 ans », Rapport de la commission présidée par Jean Boissonnat, Commissariat général du Plan, Editions Odile Jacob, La Documentation Française, 1995.

« Dans 20 ans, selon ce que nous aurons fait ou non, la France comptera plusieurs millions de chômeurs ou les français travailleront différemment » indique la quatrième de couverture.

Nous étions donc avertis de l'alternative... Nous avons les chômeurs **et...** nous travaillons différemment ! Ce rapport était pourtant particulièrement précis : « *Les compétences générales s'accompagneront de compétences techniques diversifiées, dont les plus porteuses dans les décennies à venir, seraient, selon T. Gaudin, la maîtrise de l'information, du vivant, des nouveaux matériaux et des ressources naturelles. Ainsi les secteurs industriels d'avenir seraient ceux des biotechnologies, des ordinateurs interactifs, du multimedia, de l'audiovisuel, des céramiques, des voitures électriques, du traitement des déchets, des plats préparés, des loisirs et de la culture...* »

Il ne s'agit pas de porter une analyse rétrospective sur cette excellente publication, dont beaucoup des projections se sont réalisées... Quelques chapitres méritent d'être cités dans la mesure où les reprendre n'aurait été que redites ou validations. On y trouve en particulier **un excellent panorama général de la notion de travail à travers le temps et les analyses** – philosophiques, anthropologiques, économiques... **que nous reproduisons dans ce numéro**. Les confrontations du travail avec ses voisins aux proximités sémantiques factices : œuvre, emploi, activité, sont proposés avec une grande efficacité rédactionnelle en quelques sous-chapitres.

De même ce que nous dit l'histoire et les définitions : l'œuvre et la réalisation de soi, avec les anthropologues Malinowski, Mauss, Sahlins, Lévi-Strauss et Durkheim ; la valorisation de soi, « l'éthique du labeur » (Weber), le lien travail/richeesse (Smith), puis Hegel et Marx...

Enfin, une dernière remarque, fondamentale : « Le paradigme du travail aujourd'hui n'est plus le travail industriel, mais le travail appuyé sur les nouvelles technologies qui font plus de place à l'initiative et à l'intelligence humaines... »

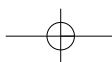
L'écologie, la crise, le temps, les évolutions scientifiques techniques et sociales ne semblent pas avoir bouleversé les interrogations d'alors. Par contre, les réponses n'ont pas été fournies ou bien peu : « Le vrai patron d'une entreprise, c'est le client... considérer chaque client comme un marché, et donc, chaque salarié comme un entrepreneur, lui donner la marge d'initiative et de créativité correspondant à son niveau de qualification. »

Le client comme ressource, le salarié comme responsable et autonome, où sont-ils ?

L'avenir 2015 : la démographie, la mobilité, l'évolution de la demande en matière de consommation – soucieuse de sens –, les nouveaux imaginaires liés aux produits, les ouvertures internationales, il reste bien peu d'années pour les inventer !

Les scénarios pessimistes demeurent, hélas, les plus présents aujourd'hui. La tradition techniciste pèse sur un marché intérieur qui reste un marché de renouvellement, la séparation entre les nantis du travail et les autres devient une déchirure douloureuse, l'affaiblissement des syndicats et du collectif s'accroît de même que l'hyper-concurrence ou le chacun pour soi. Un système productif structurellement affaibli, court-termiste miné par les sous-traitances en cascade, avec des savoirs, des relations sociales qui s'effritent, des investissements institutionnels insuffisants, etc. Dans les potentialités économiques évoquées, la dynamique de développement local, le rôle des territoires se voient à l'œuvre, ainsi que les compétences générales et les potentiels de certains secteurs (voir T. Gaudin cité plus haut).

Mais face à l'éloignement de la matière : « Dans 20 ans, le pourcentage de français employés à transformer directement, manuellement, la matière (ouvriers et paysans) sera sensiblement inférieur à 20% de la population active... Jamais aussi peu de personnes n'auront été au contact direct de la terre, de la pierre, du métal ou de tout autre matériau. Cela ne sera pas sans conséquence sur les mentalités car le contact avec la matière est, aussi, une façon de se réaliser, de se mesurer, de se connaître... Grâce à l'informatique, les machines commandent désormais aux machines. Le taylorisme est détruit par l'ordinateur... ». L'évolution vers un travail robotisé, appauvri, déqualifié – quand il existe –, alors que l'on aurait pu imaginer l'inverse, ne conduit-elle pas à ré-imaginer le rapport travail/société, et à conduire l'ingénieur à une responsabilité sociale fondamentale d'un monde au service de l'homme et de son émancipation, plutôt que de son asservissement.



[1] BOISSONNAT (Jean) et al

Et, comme le disait Jean Boissonnat, et comme il faudra bien finir par le faire : « *Si la France s'enferme dans une succession de plans de lutte contre le chômage, elle ne connaîtra que des déceptions... Son avenir est dans la définition d'une politique pour le travail, redéfinie à la lumière des nouveaux comportements, des nouvelles technologies et de notre nouvel environnement international.* »

* * *

L'annexe 2 au rapport de la commission présidée par Jean Boissonnat, « Le travail à travers le temps, à travers les textes », est reproduite intégralement à la fin de ce numéro (en page 105).

**[2] AUBENAS (Florence), « Le quai de Ouistreham », roman, Editions de l'Olivier (2010).
Présentation, commentaires et extraits, Marie-Joséphine Carrieu-Costa.**

Florence Aubenas a passé six mois parmi des chercheurs d'emploi, immergée dans leur quotidien, comme une chômeuse anonyme. Le travail reste un privilège recherché quelles qu'en soient les conditions. Il apparaît fragmenté, exigeant dans ses conditions intrinsèques et même périphériques : voiture – mobilité immédiate –, temps de transport disproportionnés par rapport au temps de travail, temps de travail éparpillé en heures, physiquement et moralement éprouvant, avec en partage la peur et les menaces, le mépris, les solitudes qui se côtoient dans une dureté partagée : qui du recruteur, du travailleur, du manager, du salarié de Pôle emploi, trouve son compte dans ce jeu social truqué ? Voici quelques citations caractéristiques :

« *Diffusé en boucle, un film de Pôle emploi répète sur un ton de comptine : vous avez des droits, mais aussi des devoirs. Vous pouvez être radié.* »

« *Vous avez entendu les rumeurs sur ces formations ? Il paraît que si on n'y va pas on peut être radié...* »

« *D'après une collègue, il y aurait déjà eu plusieurs autres tentatives de suicide. Elle doit m'appeler pour m'en dire davantage. Fais attention: il se pourrait que les lignes soient écoutées...* »

« *Est-ce qu'on ne serait pas mal vues d'aller à un pot ? Est-ce qu'on ne risque pas de perdre son boulot ?* »

« *Autrefois, il n'y avait pas de limite à la durée de ces entretiens. Les consignes ont commencé à les restreindre à une demi-heure, puis à 20 minutes. Entre collègues, on parle d'abattage. Tout le monde renâcle à assurer le poste, mais les directives sont claires: Vous n'êtes plus là pour faire du social, cette époque est finie. Il faut du chiffre... Gagner en productivité est la priorité.* »

« *Pôle emploi n'aime pas que les gens se présentent directement, si par hasard ils étaient choisis, le recrutement ne compterait pas pour les statistiques positives de leur agence...* »

« *Plaidoyer pour le métier d'agent d'entretien « c'est l'avenir »... désormais les RV ne se prennent plus que par téléphone.* »

« *Voilà des jours que je n'ai pas vu passer une proposition d'emploi à plein temps, pour un contrat à durée indéterminée, ou un salaire au-dessus du SMIC... Ce type d'emploi n'existera peut-être bientôt plus nulle part...* »

« *Une tournée événementielle d'envergure nationale consiste à distribuer des échantillons de déodorant dans une rue piétonne du centre ville un samedi après midi...* »

« *...Pas de bus correspondant à vos horaires de travail. Il vous faut une voiture... vous toucherez un peu plus de 250 euros par mois... Comme seul le temps passé à bord est payé, on perd deux heures pour en gagner une. Pour le boulot du matin, elle a trois heures de trajet.* »

« *Les sanitaires : moins de trois minutes, c'est le temps imparti pour cette tâche... En un quart d'heure mes genoux ont doublé de volume, mes bras sont dévorés de fourmis et j'écume de chaleur... Je n'arrête pas de me cogner dans les gens, les meubles... Mais on se côtoie, on se bouscule, dans une sorte de fraternité que lissent le port de l'uniforme et la dureté de la tâche.* »

« *Je suis à un stage bidon, j'arrive... J'ai fait "Comment cuisiner équilibré avec un colis du secours populaire..."* »

« *Il faut dire des choses comme "je suis disponible à toute heure"...* »

« *Aujourd'hui, on ne trouve pas de travail, on trouve des heures.* »

« *Ce serait un contrat de 3 heures 15 le samedi matin... Un remplacement est possible dans un laboratoire pharmaceutique à Hérouville Saint Clair, pour un jour seulement, de 6 heures à 7h45... Les conditions sont miraculeuses : un contrat de 5 heures 30 à 8 heures le matin, payé au tarif de la convention collective, 8,94 euros brut de l'heure... Par mois ? 250 euros au ferry, une cinquantaine ici et là, presque 400 dans une seule boîte, mais rien n'est fixe.* »

[2] AUBENAS (Florence)

« Deux heures sont payées : j'en mets trois, mais je me garde bien de le signaler, pas plus que je ne l'ai fait pour mon dépassement d'horaire, hier soir... »

« Si tu refuses une fois, tu es foutue... Les suicides chez les Moulinex, il y en a eu dix au moins depuis la fermeture... Elle a laissé un mot à toutes les autres : "j'en ai marre des boulots de merde". »

Signalons que dans ce noir témoignage, la qualité de l'écriture, la sympathie pour les personnages, et l'atmosphère traduisant la bienveillance, la fraternité, l'humour, en font un vrai roman au-delà d'une compassionnelle restitution. Ainsi, cette description d'une Zac : « Tout est calme, absolument calme, le silence vibre comme une musique parfois soutenue par le sifflement d'une bourrasque ou le cri des oiseaux ».

[3] BEINSTINGEL (Thierry), « Retour aux mots sauvages », roman, Editions Fayard (2010).

Pour nous, clients, il s'appelle Eric. De câbleur à téléopérateur. Du travail matériel au travail sans nom – ou plutôt avec un faux prénom –, sans visages, sans relation personnelle... Des formules toutes faites, des accès automatisés : homme ou borne tactile : « *Un appel toutes les 4 à 5 minutes, ça ne fait jamais que 12 à 15 par heure... Fatigue. Le bourdonnement des conversations de la journée a du mal à s'estomper* »... « *L'oreillette est un marteau... L'insomnie qui arrive au milieu de la nuit* »... « *L'invisible client, donc, ombre chimérique de sa parole...* »

Dialogue presque hilarant, s'il ne s'achevait parfois en suicide, des formules préenregistrées, des onglets qu'on manipule au gré de demandes prévues, sur des produits interchangeables.

Un renseignement qui manque, un rappel, mais il ne faut pas : d'ailleurs, il ne sera pas plus considéré. Des insultes parfois... Une famille avec qui l'on triche, qui ne comprendrait pas : « *Tu as de belles mains maintenant* »... Un « métier » qui subsiste dans une impossible transmission : « *Il peut montrer comment se servir de ses mains tant qu'il s'en souvient encore... mais on ne lui demande plus cela* ». Le directeur qui passe et tout l'environnement qui devient décor, fiction, comme un théâtre. Travail ou simulacre de travail, même dans l'erreur : « *Autrefois, quand il y avait une erreur de câblage, on s'en apercevait, vous aviez droit à l'erreur, mais maintenant il ne subsiste que des errements virtuels*. » De faux mots, de faux décors : « *Ainsi tout a été pensé dans cet agencement confortable, jusqu'à la facilité avec laquelle les mains ramollissent...* »

Les efforts pour s'adapter : « *Mais Robert lui dit qu'il ne sera pas mieux considéré pour autant* ». La course à pied pour compenser... sentir son corps. Et en arrière plan surgit la mort des autres dans la télé, les journaux : je me suicide à cause de mon travail. A cause de. Origine, fondement, raison, motif. Retour brutal aux mots sauvages. Les vrais.

Tout un langage et des consignes qui s'élaborent : stress, risques psycho-sociaux, des objectifs de nombre de contrats vendus en retard par rapport aux autres, et la chargée de marketing, la pauvre « *master en intelligence marketing obtenu dans un institut de gestion des organisations* ».

« *Au service de nos clients et de nos actionnaires* » Mais on sait bien que c'est le mot actionnaires qui importe ici... : travail confisqué, dégoût du travail mal fait... ou le client justement n'est pas le centre, mais le payeur... Faux mots...

Puis la transgression et la rencontre : ce client infirme, cette famille qui ne sait plus comment prouver sa bonne foi, et lui qui s'en mêle, qui va les voir, les aide, leur rend service mais aussi retrouve de la relation humaine, un langage authentique : « *Comment aurait-elle réagi pour se sentir à nouveau utile dans un travail qui ne lui en laissait aussi peu l'occasion ?* ».

C'est l'histoire de ce technicien d'hier, taiseux, engagé dans son travail, qui se retrouve tel son frère jumeau dans une deuxième identité qui n'est pas seulement celle de son prénom, mais celle d'un homme transparent, robotisé, vidé de la relation directe à l'autre. Mais l'humanité surgit d'ailleurs : paradoxalement du « service », du vrai, de l'échange avec ces clients en demande, et des relations avec l'équipe du plateau, des collègues désabusés aussi mais vrais... Maryse, Robert, Roland, compagnons de plateau, comme au théâtre... Réalité des centres d'appel, de la vente par téléphone, des modes de gestion parodiques et pourtant réels...

Des « mots sauvages » ? : ceux issus de l'univers non formaté, non normé, « *à l'état de nature, non modifiés par l'homme* » (dictionnaire) ; pas seulement en fait, ceux aussi qui apprivoisent et portent du sens, du lien. Vous avez dit « roman » ?

[4] CLAUDEL (Philippe), « L'Enquête », roman, Editions Stock (2010).

Un enquêteur sur les suicides dans l'entreprise, des personnages réduits à une fonction (le veilleur, le fondateur, le gardien, le psychologue), dans des bâtiments et des organisations qui, tels des poulpes, s'approprient l'univers, un cauchemar qui se resserre peu à peu jusqu'à la folie de tous les enquêteurs... L'entreprise monde, devenue incompréhensible, illisible, où chacun n'est plus que son rôle. On entre par la porte de l'entreprise dans la fiction qui peu à peu embrasse l'ensemble de l'univers. Qui sont les interlocuteurs, qui manipule ? : une finance invisible tricotée avec des systèmes virtuels.

Extraits:

"Ils nous font faire un sale travail que personne ne veut faire ! Faisons-le salement !

Je suis un homme libre...Avec la position qui est la vôtre, vous pourriez semer une pagaïe folle : plutôt que de passer le balai, vous pourriez saboter tous les ordinateurs... L'entreprise est un colosse aux pieds d'argile. Notre monde est un colosse aux pieds d'argile. Le problème, c'est que peu d'êtres tels que vous, je veux dire les petits, les affamés, les exploités, les faibles, les serfs contemporains, s'en rendent compte...Les monarques, aujourd'hui, n'ont plus ni tête ni visage, ce sont des mécanismes financiers complexes, des algorithmes, des projections, des spéculations sur les risques et les pertes, des équations au cinquième degré. Leurs trônes sont immatériels, ce sont des écrans, des fibres optiques, des circuits imprimés et leurs sangs bleus, les informations cryptées qui y circulent à des vitesses supérieures à celle de la lumière. Leurs châteaux sont devenus des banques de données. Si vous brisez un ordinateur de l'entreprise, un parmi des milliers, vous coupez un doigt au monarque. Vous avez compris ?».

L'entreprise a besoin de nouveaux locaux mais elle s'en débarrasse tout aussi vite car elle est en même temps en perpétuelle restructuration...

Un homme pareil à lui, qu'on avait chahuté, malmené, qu'on avait laissé espérer, auquel on avait fait croire qu'il avait une mission à remplir, un rôle à jouer, une place pour exister... un homme qui désormais hurlait... Voir mourir un homme sous ses yeux est très déplaisant. Presque insoutenable. En voir ou en entendre mourir des millions dilue l'atrocité et la compassion. On se surprend assez vite à ne plus ressentir grand chose. Le nombre est l'ennemi de l'émotion...

Certains ont encore des téléphones. Ils tentent de joindre des proches ou des services d'urgence, mais ils épuisent leur crédit ou leur batterie dans les méandres de standards automatiques... Fort heureusement ces pauvres créatures ne durent jamais trop longtemps. Au tout début elles hurlent comme des cochons qu'on égorgerait, et puis très vite elles faiblissent et finissent par se taire. A tout jamais.